

CHANGER POUR TANGER

Par Jérémie Lefebvre →
Illustration Dorian Jude →

Nous sommes sortis du Dar el-Makhzen, le musée des cultures méditerranéennes dont les collections proposent une découverte historique de la ville, et elle m'a demandé de me taire un peu. Plus précisément : elle a allumé une cigarette et, alors que j'ouvrais la bouche pour lui en faire le reproche, elle m'a demandé si j'étais d'accord pour essayer de me taire un peu. Et comme je restais interdit, elle a incliné la tête en plissant les yeux, et elle a ajouté que pour la suite de l'après-midi, voilà ce qui allait se passer : on allait redescendre, exactement comme prévu, jusqu'au Petit Socco pour y boire un thé à la menthe sur le balcon du café Fuentès que j'avais, lorsque nous étions passés devant le matin, qualifié de « mythique entre guillemets », mais cette fois, chemin faisant, au lieu de l'assommer avec mes commentaires sur le pittoresque « peut-être un peu poussif mais d'une beauté quand même assez infernale » de ces ruelles peintes en blanc et bleu ciel qui faisaient « île de Ré moins les roses trémières » où régnaient les chats et les enfants aux regards « d'une profondeur presque tragique », j'allais la fermer. Ça ne nous empêcherait

pas du tout, précisa-t-elle, de remarquer tout cela, au contraire : ça nous permettrait de goûter de manière optimale le pittoresque et la profondeur qui n'avaient, elle était désolée de me le dire, aucun besoin de mes qualificatifs pour être ce qu'il étaient. Elle a ajouté que si j'étais d'accord, si je voulais bien m'engager sur l'honneur à la boucler un peu, pas longtemps, juste une petite heure, même pas, rien qu'une demi-heure, elle m'en serait extrêmement reconnaissante, car alors, de par mon silence – qui ne m'empêcherait pas du tout, si je le souhaitais, de mettre intérieurement des mots sur les choses –, le fait d'être en train de marcher dans la casbah de Tanger en direction du Petit Socco pourrait être vécu par elle directement, à travers un ensemble de bruits, de couleurs, de mouvements, de changements de lumière, d'odeurs échappées des maisons, de réminiscences, d'obscurités impatientes, de peurs ambiguës et d'excitations sans nom, et que ce silence de ma part lui permettrait peut-être de *ressentir elle-même* le pittoresque et la profondeur au lieu d'entendre les mots correspondants. Et peut-être, a-t-elle encore précisé, peut-être même que ce silence lui permettrait de ressentir, pourquoi

pas, *autre chose* que l'un peu poussif du pittoresque et le presque infernal de la beauté, quelque chose qui pourrait se révéler assez différent, voire tout à fait imprévu, quelque chose qui n'aurait peut-être absolument rien à voir – elle s'excusait d'être obligée de me le dire – avec mes commentaires : peut-être qu'une fois livrée à un présent dépourvu de commentaires, elle se rendrait compte que l'adjectif « infernal » pour qualifier la beauté n'était pas forcément le plus judicieux, que le terme « beauté » lui-même se révélait réducteur, voire complètement impropre à qualifier les ruelles de la casbah de Tanger. Peut-être que si j'étais d'accord pour fermer mon clapet deux minutes, moi-même je réaliserais, en descendant ces mêmes ruelles, que les termes « pittoresque un peu poussif » et « beauté infernale », que j'avais employés en les gravissant, non seulement empêchaient d'apprécier librement les ruelles de la casbah, mais qu'ils faisaient injure à ces ruelles en les réduisant au rang d'objets à commenter, d'objets – elle était navrée d'avoir à me le dire – *touristiques*. Et tout comme, a-t-elle dit, mes commentaires incessants sur les collections d'art et d'archéologie du Dar el-Makhzen l'avaient empêchée



Jérémie Lefebvre est écrivain.
Derniers romans parus : *L'Italienne qui ne voulait pas fêter Noël* (2019) et *Avril* (2016), éditions Buchet-Chastel.

d'accéder à ces collections, puisqu'en lui imposant mes observations sur les céramiques, les figurines en terre, l'orfèvrerie phénicienne et les splendides enluminures sur le manuscrit du Coran du XIII^e siècle, je l'avais entièrement privée de ces céramiques et de ces enluminures, de la même façon, en l'assommant de remarques sur la casbah, je la privais, ni plus ni moins, de la casbah. Et après avoir à nouveau tiré sur sa cigarette, elle m'a demandé d'avoir également l'élégance, avant de me taire, de cesser de froncer les sourcils d'un air bêtement alarmé en la voyant fumer alors qu'elle venait d'arrêter, pourquoi, parce que la seule raison pour laquelle, ce matin, en sortant du marché de la rue Al Mansour dont j'avais qualifié les boutiques de « cavernes aux mille couleurs », les marchands de « princes musiciens » et les étalages d'épices de « carnaval de parfums qui ressemblaient à des bruits », la seule raison pour laquelle elle avait couru s'acheter des cigarettes, c'était l'état de nerfs dans lequel je la mettais et qui prendrait fin si je voulais bien, pour changer, rien qu'un petit moment, arrêter de parler, et laisser exister Tanger. 🚬